

Avant-propos

Les livres de philosophie sont rarement conçus en un moment et en un lieu circonscrits. Kant, qui a réfléchi onze ans à la *Critique de la raison pure*, a qualifié cette période de « décennie silencieuse ». Spinoza a travaillé presque toute sa vie sur l'*Éthique* qui fut publiée après sa mort. Socrate n'a jamais écrit une seule ligne. Ce livre est autre : il a été échafaudé en quelques heures, dans la ville de New York, au matin du 11 septembre.

J'ai vécu personnellement le 11 septembre. J'étais séparée de mes enfants, bloqués dans leur école à l'autre bout de la ville, et de mon mari, reporter qui couvrait les événements au risque de sa vie. Pour moi, l'impensable s'est produit par une splendide matinée de fin d'été qui a inexplicablement basculé dans ce qui ressemblait à l'Apocalypse. Toutes les communications se sont brusquement interrompues : le téléphone et Internet ont été coupés, aucun transport public ne fonctionnait plus, les aéroports ont été fermés, ainsi que les gares et les ponts. Comme le reste du monde, j'ai regardé la tragédie se dérouler à la télévision ; à la différence du reste du monde, pourtant, je savais qu'à cinquante rues de chez moi, des dizaines d'hommes et de femmes se jetaient dans le vide du haut de quatre-vingt-dix étages, certains se tenant par la main, d'autres seuls. Tandis que le World Trade Center s'effondrait, l'escalade des événements m'est apparue sans limites : le Pentagone était en flammes, le président quelque part dans les airs, le vice-président réfugié dans un endroit tenu secret ; la Maison-Blanche avait été évacuée et une explosion au Capitole venait de provoquer, disait-on, la fuite précipitée des

députés et des sénateurs. Jusqu'à la confirmation qu'un quatrième avion s'était écrasé en Pennsylvanie, j'étais, comme beaucoup, convaincue que le pire était encore à venir.

Même si le degré d'implication varie d'une personne à l'autre, presque tous les New-Yorkais se souviennent avec exactitude de ce qu'ils faisaient lorsqu'ils ont appris que deux appareils des lignes commerciales, emplis de passagers et de kérosène, avaient percuté les plus hautes tours de Manhattan. Chauffeurs de taxi et juristes de Wall Street, commerçants et acteurs de Broadway, portiers et universitaires, tous ont leur histoire à raconter. Même les enfants ont une histoire à eux, que teintent une incrédulいたé, une peur et une solitude inhabituelles.

La mienne est celle d'une philosophe à l'heure de la terreur¹. Elle est, comme chacune des autres histoires, tissée de la vie de son narrateur. Inévitablement, donc, mon histoire a trait à l'Europe et à la tradition philosophique européenne, dont Jürgen Habermas et Jacques Derrida représentent, pourrait-on dire, les deux grandes voix vivantes aujourd'hui. Seule dans mon appartement de l'East Side, assourdie par les hurlements des sirènes des véhicules de secours filant en direction du sud, je me rappelle avoir essayé de me concentrer sur la réalité de ma vie au-delà du moment immédiat. Parmi les nombreuses pensées qui se bousculaient dans mon esprit, je me suis souvenue que dans quelques semaines à peine Habermas et Derrida devaient l'un et l'autre se rendre à New York, chacun de leur côté et par des circuits différents. Je me suis demandé s'ils allaient toujours pouvoir le faire, ce qu'ils penseraient de cette tragédie, si j'aurais jamais l'occasion de le leur demander.

Tous deux sont finalement venus à New York comme ils l'avaient prévu, et j'ai eu le privilège de pouvoir recueillir leur réaction à l'attentat terroriste le plus dévastateur de l'histoire. Mon dialogue avec eux constitue le pivot de ce livre. Tout en se référant, bien sûr, aux événements, leur fil conducteur est l'ana-

lyse philosophique des questions les plus pressantes que posent la terreur et le terrorisme. La législation internationale est-elle devenue obsolète face aux nouvelles menaces sub- et transnationales ? Qui détient la souveraineté sur qui ? Est-il salutaire de juger la mondialisation à l'aune des idées de cosmopolitisme et de citoyenneté mondiale ? La notion politique et philosophique de « dialogue », si essentielle à toute stratégie diplomatique, est-elle un outil universel de communication ? Ou bien le dialogue est-il une pratique culturelle spécifique, qui peut parfois se révéler tout simplement inadaptée ? Dans quelles conditions, enfin, le dialogue est-il une option valable ?

L'idéologie explicite des auteurs des attentats du 11 septembre rejette la modernité et la laïcité. Ces concepts ont été pour la première fois formulés au XVIII^e siècle par les philosophes des Lumières. La philosophie doit donc se mobiliser, car elle peut à l'évidence apporter une contribution unique au moment de cette délicate articulation du géopolitique. Dans mon introduction, je défends cette thèse à partir de la lecture contrastée qu'ont Habermas et Derrida de l'esprit des Lumières. J'analyse également le rapport qui existe entre philosophie et histoire, et définis le modèle d'engagement de chacun des deux philosophes. Cela devrait permettre au lecteur de replacer leur intervention dans un contexte plus large.

Car ces dialogues non seulement révèlent la pensée spécifique de l'un et de l'autre, mais mettent en jeu l'essence de leur théorie philosophique. Chaque entretien s'accompagne d'un essai critique, dans lequel mon propos est à la fois de souligner les principaux arguments relatifs à la terreur et au terrorisme que Habermas et Derrida avancent à cette occasion, et de montrer comment ces arguments s'insèrent dans le cadre théorique de chacun.

C'est la première fois que, dans un livre, Jürgen Habermas et Jacques Derrida ont accepté d'apparaître ensemble, et de répondre en parallèle à une succession de questions semblables. Je leur suis très reconnaissante d'avoir bien voulu le faire à propos du 11 septembre et de la menace que représente le terrorisme mondial.

1. Cette expression se réfère évidemment au titre original du livre dans son édition américaine, *Philosophy in a Time of Terror*. Ce titre fait signe vers ce qui fut le fil conducteur de tout le propos de Giovanna Borradori. (NdÉ.)

Le 11 septembre, Habermas était chez lui à Starnberg, dans le sud de l'Allemagne, où il vit depuis de nombreuses années. Derrida était à Shanghai, en Chine, où il donnait une série de conférences ; la nouvelle lui est parvenue dans un café où il se trouvait avec des amis. Ce livre dit leur histoire, à eux aussi. Tous deux expliquent ce qu'a représenté le fait d'être à New York, une ville qu'ils aiment l'un et l'autre, dans les jours qui ont suivi le 11 septembre. Ils ont connu la peur de l'anthrax et la terreur qu'on ressentait à simplement marcher dans la rue. Leur histoire, cependant, c'est aussi celle des raisons qui les poussèrent, en tant que philosophes, à exposer leur système de pensée à la plus difficile des tâches : l'évaluation d'un événement historique singulier. Parce que cela exige prise de risque et courage, c'est une histoire très personnelle à raconter. Cette journée, qui fut peut-être l'une des plus destructrices de leur vie d'adulte, a appelé, chez Habermas comme chez Derrida, une réponse très authentique qui reflète la manière hautement originale dont l'un et l'autre élaborent, associent et créent les idées.

Le dialogue avec Habermas est dense, très compact, élégamment classique. L'usage plutôt spartiate qu'il fait de la langue permet à sa pensée de progresser d'un concept à l'autre à ce rythme clair et régulier si caractéristique de la philosophie allemande.

Le dialogue avec Derrida, en revanche, entraîne le lecteur sur des chemins plus longs et sinueux, qui ouvrent de façon inattendue sur de vastes espaces avant de plonger dans des gorges étroites, dont le fond parfois échappe au regard. Son extrême attention aux subtilités de la langue rend sa pensée virtuellement inséparable des mots qui l'expriment. La magie de ses propos tient au fait qu'ils témoignent, de façon intelligible et condensée, d'une incomparable aptitude à mêler inventivité et rigueur, contournements et assertions. Un autre grand philosophe français, Blaise Pascal, évoquait à cet égard les deux registres de la philosophie que sont *l'esprit de finesse* et *l'esprit de géométrie*.

En dépit de différences marquées dans leur façon d'aborder le problème, Habermas et Derrida considèrent tous deux le terro-

risme comme un concept insaisissable, qui expose l'univers politique à des dangers imminents autant qu'à des défis à venir. L'on ne sait pas très bien, par exemple, sur quoi le terrorisme se fonde pour donner un contenu politique à son action et la faire ainsi échapper à la criminalité ordinaire. La question reste également posée de savoir s'il existe un terrorisme d'État, si le terrorisme se distingue nettement de la guerre, si enfin un État, ou une coalition d'États, peut déclarer la guerre à une entité autre que politique. Ce caractère insaisissable du terrorisme est trop souvent négligé des médias occidentaux et du département d'État américain, qui utilisent le terme comme un concept allant de soi.

Habermas reconstruit le contenu politique du terrorisme en fonction du réalisme de ses buts, de sorte que le terrorisme n'acquiert de contenu politique que rétrospectivement. Dans les mouvements de libération nationale, il arrive très souvent que ceux que l'on considère comme des terroristes, et parfois même que l'on inculpe pour terrorisme, se retrouvent par un brusque revirement de situation à la tête d'un pays. Le type de terrorisme qu'a révélé le 11 septembre n'ayant pas, semble-t-il, d'objectifs réalistes, Habermas lui refuse un contenu politique. C'est pourquoi il s'alarme de la décision prise de déclarer la guerre au terrorisme, qui lui donne une légitimité politique. De même, il est préoccupé de la possible perte de légitimité des gouvernements démocratiques libéraux, dont il considère qu'ils courent immanquablement le risque de surréagir à un ennemi inconnu. Ce risque est grave, autant sur le plan intérieur où la militarisation de la vie ordinaire peut saper le fonctionnement de l'État constitutionnel et restreindre la participation démocratique, que sur le plan international, où l'utilisation de la force peut se révéler disproportionnée et inefficace.

Pour Derrida, la déconstruction de l'idée de terrorisme est la seule ligne de conduite politiquement responsable, car son utilisation par l'État a pour effet pervers d'aider la cause terroriste. Cette déconstruction consiste à montrer que les distinctions qu'on opère dans ce que l'on entend par *terrorisme* posent une multitude de problèmes. Non seulement la guerre entraîne, selon